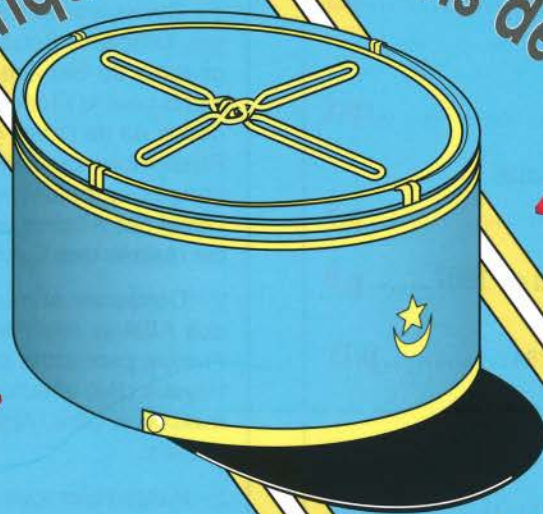


les
SAS

Bulletin historique des Anciens des



Affaires Algériennes et Sahariennes



N° 42 - Octobre 2014



7 rue Pierre Girard 75019 PARIS
tél. 09 77 72 92 98 - e-mail : aff.alg@wanadoo.fr
ASSOCIATION DES ANCIENS DES AFFAIRES ALGÉRIENNES ET SAHARIENNES
Affiliée à la Fédération André Maginot - Groupement n° 247

Conseil de l'Association au 29 janvier 2011

<i>Vice-Présidents d'Honneur :</i> Pierre CHARIÉ-MARSAINE André WORMSER <i>Membre d'Honneur :</i> Jean-José ARCHIMBAUD <i>Président :</i> Daniel ABOLIVIER	<i>Vice-Président :</i> Général Jean-Pierre VIEILLARD <i>Trésorier :</i> Philippe AUBERT <i>Membres :</i> Gilles BONNIER Jacques LÉVÈQUE	<i>Jacques NARDIN</i> <i>Pierrette GEX</i> <i>épouse BAICHELER</i> Les statuts de l'Association sont disponibles à notre siège sur simple demande.
--	--	---

Sommaire N°42 Octobre 2014

- Le Mot du Président..... p.3
- Souvenirs de Guentis
par Michel de Robien p.4
- L'Algérie après l'indépendance
par Jacques Lethiec p.8
- Lettre du Père de Foucauld en 1907 p.9
- Témoignage de Pierre Fatras p.11
- « Pot Pourri »
par Daniel Abolivier..... p.12
- Documents divers sur De Gaulle p.14
- Assassinats p.16
- SAS de Gambetta
par Pierre Boutard p.18
- Aïssa : le petit nomade
par Denis Warnery..... p.9
- Lettres (de) et (à) Guy Vincent..... p.20
- Déclaration d'Hélie de Saint Marc
juin 1961..... p.22
- Divers - Bibliographie p.23

EXTRAIT DES STATUTS

L'Association
LES ANCIENS DES AFFAIRES
ALGÉRIENNES ET SAHARIENNES
dite "LES SAS" fondée en 1962, a pour but de :

- 1 - Conserver et honorer la mémoire de tous ceux qui, Officiers, Sous-Officiers, Attachés Civils, Moughaznis du Service des Affaires Algériennes, sont morts pour la France dans l'accomplissement de leur devoir ou de l'idéal du Service.
Rassembler pieusement les souvenirs et les témoignages rappelant les disparus, exaltant ce que fut l'idéal des Affaires Algériennes, précisant l'histoire et les réalités des S.A.S. et des S.A.U.
- 2 - Conserver et multiplier tous les liens que l'action des Affaires Algériennes a tissé entre l'Algérie et la France, permettre, par le rassemblement de tous les travaux déjà effectués, monographies ou autres, de mieux connaître l'Algérie : son passé et ses problèmes actuels.
- 3 - Rassembler tous ceux qui, animés du même idéal, ont participé à la réalisation des buts profondément humains et sociaux des Affaires Algériennes à quelque titre que ce soit, venir en aide aux anciens du Service en apportant à eux et à leur famille (ascendants, veuve ou orphelins) une aide morale et matérielle, s'attacher à soulager les souffrances causées par les événements d'Algérie et, entre autre, aider les Européens et Musulmans du Service, désireux de s'établir en Métropole.
De défendre, en outre, les intérêts matériels et moraux de l'ensemble du personnel du Service des Affaires Algériennes.
Les moyens d'action de l'Association sont : les bulletins, publications, mémoires, conférences, expositions, bourses, pensions, secours, organisations de comités locaux, etc...
L'Association se compose des Membres Fondateurs, de Membres d'Honneur, de Membres Bienfaiteurs, de Membres Honoraires et de Membres Adhérents...
Sa durée est illimitée.

Le Mot du Président

Je voudrais dans ce numéro de notre Bulletin Historique rappeler le travail de l'Association pendant ses cinquante deux ans d'existence.

Elle est née de l'initiative d'une poignée d'anciens Officiers des AA, Officiers du Contingent revenus en métropole et à la vie civile prévoyant le sort tragique qui serait celui de nos Moghaznis et autres Harkis et amis de la France après les funestes « Accords d'Évian ».

L'Association a continué l'action « administrative » en faveur des moghaznis, leur fournissant notamment les attestations de leurs services dans les SAS.

En 1987, le Président Nicolas d'Andoque a cédé au Service Central des Rapatriés les archives de l'Association. Cette structure devait continuer le travail en faveur des moghaznis, action initiée et poursuivie pendant un quart de siècle par l'Association.

Je ne croyais pas à la capacité d'une administration d'accomplir une telle mission efficacement et je me suis opposé à la dissolution de l'association. J'ai alors été élu président. Ne pouvant plus attester directement les services des moghaznis puisque l'administration était dorénavant seule responsable de cela, j'ai pensé qu'il fallait regrouper le plus grand nombre possible d'anciens cadres des SAS qui pouvaient attester (Parole d'Officier !). Cela permettait aussi de constituer une association vivante, cela grâce à une liste obtenue, en 1963 (moyennant finance) de l'Ambassade de France à Alger. Un travail de moine m'a permis de retrouver deux mille cinq cent anciens des SAS, la plupart officiers car il n'existe pas d'annuaires de grandes écoles, etc., pour les Sous-officiers. Le journal « Le Figaro » m'a beaucoup aidé par des annonces publiées gracieusement. Les cotisations nous ont désormais assuré des ressources permettant notre indépendance .

En 1987, il existait deux mille fiches de moghaznis que nous avons aidés à établir leurs services. Actuellement, nous avons plus de neuf milles fiches en archives. Notre notoriété nous a amené de nombreuses demandes d'aide des diverses catégories de « Harkis » (sens général dans le langage commun).

Bien sûr les dossiers traités nous ont révélé des situations de détresse matérielle que nous nous sommes efforcés d'alléger. Cela représentait une part importante de nos dépenses.

Une autre dépense importante a été la publication de notre Bulletin, à partir d'octobre 1994 pour garder la mémoire de nos efforts pour une Algérie plus juste et plus fraternelle. Le Bulletin, destiné en priorité à nos adhérents, a été diffusé vers de nombreuses institutions (Universités - Grandes Écoles - chercheurs, etc.). Nous en avons gardé un nombre important que nous nous proposons d'envoyer aux institutions notamment aux bibliothèques qui les feront relire, condition de leur prêt aux particuliers.

Tout à une fin ! la moitié des camarades « SAS » retrouvés depuis 1987 sont aujourd'hui décédés. Nombre de nos camarades sont incapables de répondre à nos demandes de témoignage, enfin beaucoup ont négligé de communiquer leur changement d'adresse.

Les adhérents (cotisants) diminuent, nos ressources de même... D'un autre côté, les demandes d'aide de nos camarades Moghaznis et autres « Harkis » ont également considérablement diminué.

C'est pourquoi je pense qu'il faut envisager la dissolution de notre Association.

Certains camarades ont suggéré que nous continuions encore une partie de l'année 2015 afin de pouvoir accomplir les différentes tâches de la dissolution sans précipitation. Ce sont des questions qui seront soumises à la prochaine Assemblée Générale, en Janvier 2015.

Daniel Abolivier

« **S**i j'étais Sous-lieutenant, c'est à Guentis que j'irais ».

C'est dans ces termes que le Général Huet avait parlé de ce poste perdu au fin fond des Néménchas après avoir effectué la tournée du secteur où allait s'implanter sa division. J'étais sous-lieutenant et c'est à Guentis que j'étais !

J'étais arrivé là, un peu par hasard, un peu par romantisme, un peu sans doute aussi par inconscience ! M'étant peu préoccupé de ma future vie militaire je m'étais retrouvé incorporé dans le Service du Matériel, corps au demeurant fort honorable, où j'avais cependant le sentiment de n'être pas tout à fait à ma place en temps de guerre. Providentielle-ment pendant le cours d'EOR que je suivais à Fontainebleau, on était venu recruter des volontaires pour les Affaires Algériennes.

Aimant monter à cheval, après le stage d'acclimatation d'Arzew, je me suis retrouvé à Bône cherchant à me faire affecter à une SAS ayant un Maghzen monté, lorsque que le Commandant Lequeux, commandant les Affaires Algériennes du Secteur de Tébessa demande à la Direction de Bône de lui affecter un cavalier pour créer le PMG (Peloton Monté de Guentis), qui devait suivre les populations semi-nomades du douar Stah qui transhumaient chaque hiver depuis des Hauts Plateaux vers les confins sahariens, sur le versant sud des Nemenchas.

Après être passé à Tébessa où j'avais été merveilleusement accueilli par le Commandant Lequeux, j'avais fait étape à la SAS de Cheria où s'arrêtait la route goudronnée, dernier lien avec la civilisation, et où poussaient encore des arbres au milieu de quelques hectares de luzerne. J'embarquai enfin dans le convoi qui assurait la relève du poste de Guentis. C'est alors que

j'apprenais que cette relève s'effectuait avec une compagnie de tirailleurs qui avait manqué désertier lors de son précédent séjour trois mois avant ! Cette compagnie était commandée par un magnifique officier, le Lieutenant Philip, ancien enfant de troupe, qui menait admirablement cette unité difficile, avait un remarquable sens du terrain, un vrai homme de guerre, avec ce que cela comporte de noblesse, d'exigence et de rectitude.

... pour le recrutement des moghaznis, c'était à la grâce de Dieu ...

Il faut s'imaginer le dépaysement d'un jeune appelé débarquant dans cette ambiance, tendue, compte tenu des circonstances, et dans un paysage lunaire dont les pitons tabulaires étaient plus proches de Monument Valley que des vertes collines normandes qui constituaient son environnement naturel.

On était fin juillet et il n'y avait pas la moindre trace de verdure, pas un arbre. Je découvrais là une nature minérale, dépourvue de tapis végétal, où l'homme semblait ne laisser qu'un sillage plutôt qu'un sillon. Ce caractère minéral rapproche ce Sud algérien de la mer, et c'est sans doute un peu par atavisme familial venu d'un père marin, que très vite j'ai appris à aimer cette nature austère et dure.

Le relief de ce secteur aurait à merveille illustré un cours de géographie : on y trouvait successivement une série de cuvettes dominées par des synclinaux perchés, magnifiques exemples de relief inversés ou appalachiens, des tables sédimentaires et des gorges dignes du Grand Canon par lesquelles l'Oued Guentis frayait sa route vers le sud.

Mais le plus remarquable était sans doute la lumière, violente, crue, cruelle même, avec cependant ces quelques minutes brèves et merveilleuses qui précédaient de peu le coucher du soleil, où la nature s'apaisait et s'adoucissait avant de sombrer dans un crépuscule rapide et brutal, avec cette nuance un peu tragique et angoissante qui s'accroît au fur et à mesure que l'on s'avance vers les tropiques.

Le poste militaire de Guentis avait été construit par des légionnaires à l'extrémité d'un éperon rocheux sur le modèle des châteaux forts avec un donjon central et quatre tours d'angle. La SAS, mitoyenne, était plutôt rustique, essentiellement composée de deux baraquements et d'un bâtiment en dur pour l'infirmerie et l'AMG (Assistance Médicale Gratuite).

Le maghzen, encore embryonnaire, était logé dans une baraque Fillod ainsi que l'école. Le chef de SAS était le lieutenant Pentecôte, réserviste en situation d'activité, un ancien tirailleur, l'adjoint civil, Monsieur Grall était un breton, un peu tête brûlée, qui pendant la guerre d'Indochine s'était engagé sur un coup de blues dans la colo laissant en Bretagne femme et enfants, et qui à l'issue de ses cinq ans n'avait pu se refaire à la vie civile. Le radio, Tollas, était un ancien légionnaire allemand, le médecin aspirant, Giacomoni, un corse truculent et sympathique.

Les effectifs devaient être renforcés et les chevaux achetés. Peu après mon arrivée j'étais donc envoyé en mission à Tébessa pour recruter une trentaine de moghaznis et acheter quarante chevaux sur les marchés. La race locale n'avait que de très lointains rapports avec le pur-sang arabe, il s'agissait de pe-



tits barbes, pas très élégants, mais sobres, rustiques, au pied très sûr, et d'un sang froid à toute épreuve : les accoutumer au coup de fusil n'a posé aucun problème et on pouvait tirer une rafale de pistolet mitrailleur sans qu'ils bougent une oreille. Il va de soi que cette demande exceptionnelle dans un marché étroit n'a pas manqué d'influer sur les cours et que le prix plafond qui nous était alloué (700 F par cheval) a bien vite été connu et le marchandage rendu difficile ! Dans le choix des chevaux j'étais assisté par un vétérinaire. Pour le recrutement des moghaznis, c'était à la grâce de Dieu, qui se montra bienveillant, le maghzen s'étant révélé par la suite sûr et attachant.

Fin septembre ou début octobre, les chevaux étaient achetés, les effectifs du maghzen complétés et nous embarquions le tout sur des GMC, dans des conditions un peu acrobatiques pour les chevaux - il n'y eut miraculeusement pas de casse - à destination de Negrine à quelque cent kilomètres pour rejoindre notre campement situé un peu plus à l'ouest, assez proche de l'oasis de Ferkane.

Nous étions enfin dans le Sud que j'avais pu entr'apercevoir durant l'été précédent depuis la ligne crête des Nemenchas. Ces confins sahariens perdus dans le lointain à une vingtaine de kilomètres m'étaient apparus comme une espèce de terre promise qui me fascinait déjà. Ce qui m'avait alors frappé c'est que les moghaznis étaient aussi excités que moi par cette vision et partageaient mon enthousiasme qui ne pouvait donc être attribué à mes seules références culturelles.

Notre campement était situé dans une zone plate qui s'étendait sans obstacle jusqu'à El Oued à quelque

cent kilomètres au sud. L'oued Allaïl se perdait dans les sables à un ou deux kilomètres ce qui permettait d'y aller abreuver les chevaux. C'était généralement à l'heure où les perdrix des sables venaient également se désaltérer. C'est ainsi qu'un matin allant faire boire mes chevaux avant de partir pour la journée en patrouille, je tombai sur le colonel de T... commandant le 2^{ème} Dragon basé à Negrine qui s'était mis à l'affût pour les chasser. Il m'envoie alors un de ses adjoints pour me dire de ne pas le déranger dans ses exploits cynégétiques. Avec l'inconscience et la présomption propre à l'âge que j'avais alors je réponds à son émissaire quelque chose du style : « allez dire à votre colonel que pendant qu'il va à la chasse je fais la guerre et que mes chevaux doivent boire ». Le colonel, brave homme, ne m'en voulut pas de mon insolence et m'invita peu après à sa table.

... « allez dire à votre colonel que pendant qu'il va chasser, je fais la guerre et que mes chevaux doivent boire »...

C'est à ce moment que furent affectés au PMG le médecin Lieutenant Villaret et le sergent-chef Durin. Ce n'est que quelques semaines après leur affectation qu'effectuant une visite des campements ils tombèrent dans une embuscade et furent vraisemblablement immédiatement tués. Toute la nuit nous avons patrouillé en vain et le lendemain une grande opération était montée sans que nous puissions trouver trace d'eux.

Ce n'est que plus de six mois plus tard que leur corps furent retrouvés sur renseignement. Ils ont été victimes à la fois du dévouement avec lequel Villaret exerçait

son métier de médecin et de la conception qu'ils avaient de leur mission de SAS, n'hésitant pas à prendre des risques pour être plus au contact de la population.

Villaret était tout à la fois un médecin, passionné par son métier, et un soldat. Il assumait pleinement ces deux rôles, alliant le dévouement du médecin et l'acceptation du risque du soldat. Il aimait son métier, il aimait la France et l'Algérie qu'il avait la volonté de servir au péril de sa vie. Marié, déjà père d'une fille, son deuxième enfant posthume, un fils devenu lui aussi médecin, est né quelques mois après sa mort.

Durin s'était immédiatement imposé au maghzen, à la fois très près des hommes mais sachant se faire respecter. Il avait déjà de beaux états de service et lui aussi servait avec passion au sein des Affaires algériennes où il avait trouvé son plein épanouissement.

Bien que nous ayons eu la certitude objective et l'intuition quasiment physique de la présence de l'ennemi, avec le recul, je pense que cette présence latente et toujours invisible finissait par prendre un caractère virtuel qui nous incitait à provoquer le danger en prenant des risques allant parfois au-delà du raisonnable. Le roman de Dino Buzzati : « *Le Désert des Tartares* », décrit parfaitement cette atmosphère étrange et m'a fait revivre ces moments très forts marqués par la tragédie de la disparition du Lieutenant Villaret et du Sergent-chef Durin.

Notre mission était d'assurer une présence aussi constante et aussi amicale que possible parmi cette population très disséminée mais implantée dans une zone où nous avançons en général assez à découvert. Le maghzen monté trouvait là sa parfaite justification. Le cheval

permettait de faire facilement des journées de plus de vingt kilomètres et de bien voir ce qui se passait alors que les patrouilles motorisées étaient « vues sans voir ». Enfin un peloton d'une quinzaine de chevaux permettait de couvrir une bonne surface de terrain et de patrouiller dans de bonnes conditions.

Nous nous arrêtons auprès des tentes bavarder avec les habitants et parfois boire un café. La spécialité locale était le café au poivre, qui avec l'eau toujours un peu goudronnée des guerbas en peau de chèvre faisait un mélange un peu détonnant mais au demeurant pas désagréable, et qui dans les matins frisquets des confins sahariens avait un effet reconfortant comme le café arrosé que j'avais pratiqué certains matins de chasse en Bretagne.

C'est ainsi qu'un matin, peu de temps après notre arrivée dans le Sud, et alors que je n'étais pas encore bien familiarisé avec le maghzen dont l'essentiel avait été fraîchement recruté, je me suis retrouvé en train non seulement de boire un kaoua mais de déguster, sans plaisir gastronomique, je l'avoue, des sauterelles bouillies dont un nuage venait de s'abattre. C'était un événement pour les nomades qui n'avaient pas de cultures à protéger et pour qui cela constituait une source providentielle de protéines dont ils se régalaient. Ce faisant, j'avais confié mon PM à un moghazni.

Nous repartons et au bout de quelques mètres, je sens qu'il me manque mon PM, que faire ? Le réclamer ? C'eût été témoigner de la méfiance. Le terrain était dégagé, on ne risquait pas une surprise, je décide donc de continuer à aller désarmé, jusqu'au moment où arrivant dans une zone plus difficile je reprend mon arme. Cela n'était pas

prémédité, mais je pense que cet incident a sûrement contribué à créer le lien de confiance et d'amitié qui nous a unis par la suite.

Le printemps arriva vite, la vie quotidienne marquée par les patrouilles, les embuscades de nuit, quelques soins sommaires qu'en l'absence d'un médecin nous nous efforcions d'assurer à l'infirmerie. Et le moment était aussi venu d'escorter nos nomades vers leurs terres du versant nord des Néménchas.

Une malheureuse chute de cheval qui me valut une clavicule cassée me priva de cette expédition. Je retrouvai à cette occasion, comme patient cette fois-ci, la sym-

... je persiste cependant à croire que nous avons connu quelques moments d'échanges vrais et sincères ...

pathique équipe de l'antenne chirurgicale que je rencontrai lors de mes rares passages à Tébessa au restaurant « Le Français », sympathique établissement où nous faisions cantine. Son patron, Roger Holeindre a depuis connu une certaine célébrité politique. Si je ne saurais approuver ses choix politiques, je lui reconnais volontiers des circonstances atténuantes : après avoir été obligé de quitter l'Indochine, il avait reconstruit sa vie en Algérie et réalisé une belle entreprise qu'il a encore une fois été obligé d'abandonner.

Après une permission de convalescence, je retrouvai Guentis. J'ai eu la bonne surprise de voir achevés les casernements des moghaznis, composés d'une série de deux logements mitoyens séparés par des cours et recouverts de voûtes de parpaings en plein cintre. Au pied de la SAS commençait à s'édifier près de la Mairie le nouveau village de Guentis.

C'était l'époque des moissons, maigres récoltes dont les rendements n'excédaient pas quatre à cinq quintaux d'orge à l'hectare. L'usage de la charrue était inconnu et l'on retournait la terre avec d'antiques araires. La moisson se faisait à l'aide de faucilles, et le grain était battu par le piétinement des chevaux et des ânes longés sur l'ère de battage. Cette orge était précieuse, car elle constituait, sous la forme de galettes cuites au feu de crottes de chèvre, l'essentiel de la nourriture de la population.

Et pourtant cette contrée, aujourd'hui si aride, avait dû dans un passé lointain connaître une prospérité certaine à en juger par les vestiges romains qui abondaient, chapiteaux finement sculptés, meules manifestement chrétiennes, fondations de ce qui avait pu être un temple. On trouvait aussi sur le site le site de Guentis des traces d'une présence humaine remontant au mégalithique ou au néolithique avec une escargotière, type de site bien connu des spécialistes.

Nous pratiquons le ramassage scolaire, activité relativement périlleuse parce qu'effectuée à heure fixe, avec un seul véhicule, économie d'essence obligeait, et sous faible escorte, quatre moghaznis, puisqu'il fallait laisser la place aux enfants. La chance était avec moi, les fellaghas qui devaient tenter un coup contre cette activité pacifique tombèrent dans une embuscade avant de mettre en œuvre ce projet.

Durant cet été on a refait la piste qui nous reliait à Chéria, ce qui nous a valu quelques nuits à la belle étoile pour assurer la protection du matériel de travaux publics qu'il n'était pas question de ramener à Guentis en fin de journée.

L'été finissait, le moment de l'achaba, la transhumance annuelle



vers le sud, arrivait. Le spectacle était digne d'un film de Cecil B. De Mille. Vingt mille moutons, mille ou quinze cents chameaux, sans compter les chevaux, les ânes et les mulets, quelque huit cent familles enfin se trouvaient rassemblés au pied de la SAS. Cette population était acheminée vers le sud en trois caravanes échelonnées sur trois jours.

Je revois encore le jeune chameau refusant avec une détermination flegmatique de se relever bâté et dont il fallut bien se résigner à répartir la charge sur ses aînés. Volailles et enfants effectuaient le voyage juchés au sommet des chargements des chameaux.

La traversée de Néménchas en suivant les gorges de l'oued Guentis offrait des paysages splendides. On faisait étape à mi-chemin et j'eus droit à la cantine ambulante du général commandant les troupes qui assuraient la sécurité de ce déplacement. L'ambiance de ce mess à roulettes me paraissait d'un luxe babylonien en comparaison de l'atmosphère très « *Dix commandements* » de la caravane des nomades. Comme à l'accoutumée les moghaznis me préparaient mon bivouac qui consistait en un petit muret de pierres sèches entourant un matelas de touffes d'alfa, le tout recouvert d'une toile de trente. J'ai souvent pensé que saint Pierre, le soir de la Transfiguration lorsqu'il proposait au Christ d'édifier trois tentes, avait dans la tête une installation qui ne différait pas sensiblement de celle que les moghaznis édifiaient pour moi.

C'était ma dernière opération et j'accomplis ce voyage avec un brin de nostalgie. Je m'étais attaché à ce pays, au maghzen, à la population aussi, avec laquelle les relations étaient toujours ambiguës, prise qu'elle était entre notre présence et la pression qu'exerçait sur elle le FLN. Il lui était évidemment difficile de s'engager à nos côtés, d'autant plus que nous étions en décembre 1960 et qu'il devenait de plus en plus difficile de se faire des illusions sur l'avenir de notre présence.

Je persiste cependant à croire que nous avons connu quelques moments d'échanges vrais et sincères. J'avais eu un moment la tentation de rempiler, le colonel C... qui avait pris la succession du commandant Lequeux me le déconseilla. Le bon sens l'a finalement emporté : je n'étais pas certain alors, et ne le suis pas plus aujourd'hui, d'être fier de cette victoire du bon sens.

Quelques jours après je quittais le maghzen, beaucoup pleuraient et moi-même j'étais bien ému. Le moghazni qui m'était le plus proche m'accompagna jusqu'à Négrine. Nos adieux furent aussi émouvants. Il n'y a que très récemment que j'ai appris qu'il avait été victime des règlements de comptes de l'indépendance.

J'arrivai à Tébessa alors que le Général De Gaulle faisait sa dernière tournée en Algérie, ce fut un succès foudroyant pour le FLN en faveur de qui de Gaulle avait réussi à retourner l'ensemble de la population. Cette atmosphère qui commençait à tourner à la déliques-

cence ne contribuait pas à me donner bonne conscience dans mon retour à la vie civile.

J'ai longuement hésité à écrire ces lignes malgré les amicales pressions du Président des Anciens des Affaires Algériennes.

L'enthousiasme de la jeunesse passé, ces souvenirs ont aujourd'hui pour moi un goût de cendre : quatre morts, Villaret, Durin, et au moins deux Moghaznis victimes de vengeances du FLN et de la trahison de la France à leur égard, une veuve et deux orphelins, un ancien chef de SAS qui ne s'est jamais remis des remous de cette période et qui termine aujourd'hui une vie brisée dans un asile, une famille détruite.

En dépit des côtés affreux de cette guerre, qu'il ne s'agit pas de nier, mais auxquels il serait injuste de réduire cette période, demeure le sentiment d'une occasion manquée, d'un magnifique projet avorté, celui de conduire un pays en voie de développement à sa maturité économique et politique. Les malheurs qu'a connus depuis l'Algérie justifient a posteriori et par l'absurde la conviction que nous avions alors une chance d'accomplir quelque chose de magnifique et de montrer « *combien c'est grand, combien c'est beau, combien c'est généreux, la France* ».

Mais non, ce rêve a été abandonné parce que, je cite toujours : « *Somme toute, l'Algérie nous coûte plus cher qu'elle ne nous rapporte* »

Michel de Robien

Proverbe باي ليلة في لقلنة و صبح بن عم الجرا

Il a passé une nuit dans la mer et s'est trouvé au matin, cousin des grenouilles.

LES GRANDES VACANCES

par Jacques LETHIEC

MAIS puisqu'on vous le dit, gens de peu de foi ! Il n'y a rien d'exceptionnel dans cet afflux d'Algériens désireux de goûter les charmes de l'été métropolitain. Ce phénomène cyclique est bien connu des services administratifs. Chaque année à la même époque les rotations de bateaux sont accélérées, les quais d'Alger et d'Oran sont aménagés, la Croix-Rouge est mobilisée et des appels pressants sont lancés aux initiatives privées.

La précocité et l'ampleur des départs ne sauraient donc surprendre. Il faut cependant reconnaître que ce mouvement pendulaire d'estivants revêt cette année des caractères quelque peu particuliers, dus, semble-t-il, à la généralisation des loisirs. Pour la première fois, en effet, des milliers de musulmans désirent passer leurs « grandes vacances » en métropole. Certains sont déjà installés dans le midi où ils occupent leur temps libre à de menus travaux agricoles. D'autres ont choisi la Bretagne et n'ont eu qu'à se féliciter de l'accueil enthousiaste qu'ils y ont rencontré et de la vigilante protection dont ils ont bénéficié.

DEVANT la détermination manifestée par d'innombrables musulmans de connaître les joies saines d'un paisible congé, le gouvernement se proposerait de multiplier les villages de toile, d'aménager divers camps et centres de repos récemment abandonnés par d'autres vacanciers. Ces généreux projets combleraient les désirs des bénéficiaires encore que leur réalisation rencontre certaines difficultés.

En premier lieu tous les volontaires ne pourront prendre place à bord des bateaux en partance. Certains sont morts. La hâte fébrile qu'ils avaient manifestée à se faire inscrire dès les premiers jours de mars sur des listes de départ les a rendus suspects aux nouveaux maîtres de l'Algérie. D'autres, spontanément rassemblés près d'un poste militaire ou dans un bordj de S.A.S. sont trop nombreux pour que leur départ en vacances ne prenne l'aspect d'un exode. Des ordres d'urgence ont dû être prescrits. Quelques harkis, supplétifs dépendant de l'autorité militaire,

pourront, nous assure-t-on prétendre au congé avant le 1er juillet. Par contre, les mghaznis, qui relèvent de l'autorité préfectorale, devront différer leurs projets, à moins que leurs chefs, aussi obstinés à les servir qu'ils l'ont été à les quitter, ne leur découvrent des lieux de villégiature en France.

En tout état de cause, il est à peu près exclu que les vulgaires « civils » puissent prétendre aux vacances. D'évidentes raisons exigeraient sans doute qu'ils vissent en métropole préserver leur santé. Il est hors de question qu'ils puissent, sans escorte militaire, franchir les barrières que l'autorité de fait multiplie dans le bled. Au demeurant, les commandants de secteurs pourraient-ils, sans encourir de sanctions, prendre sur eux d'assurer la protection de ces déplacements ?

Combien sont-ils ces estivants potentiels, bénéficiaires de congés non payés ?

Le black-out imposé sur les modalités de la transmutation politique et administrative que connaît l'Algérie interdit d'avancer un nombre rigoureux, valable pour l'ensemble du pays. On sait cependant que pour le seul arrondissement de Dra El Mizan, en Kabylie, près de 500 personnes attendent qu'on leur délire des autorisations de voyage. Quand on précise qu'il y a 77 arrondissements en Algérie on peut s'interroger sur le sérieux des chiffres avancés par l'Administration concernant le nombre des éventuels touristes musulmans. C'est sans doute ce qui explique qu'on ne saurait donner satisfaction à tous. D'autant que certains manifestent d'étranges exigences : tels ces gens des Aurès qui s'obstinent à ne vouloir abandonner leurs petits souvenirs personnels (fusils, mitrailleurs...) qu'en franchissant la passerelle d'embarquement.

On cherche à affirmer la vocation touristique de certains départements déshérités du Sud de la France. Des milliers de musulmans ne demandent qu'à y passer ces congés sans solliciter que par ailleurs on leur impose. De toute urgence il faut organiser leur départ, protéger leur transport, préparer leur accueil. Sinon, à défaut de grandes vacances, c'est le repos éternel qu'ils connaîtront.

♦ Article du 23 juin 62

Article du 05 mai 62 ♦

Les articles, reproduits ici, ont été publiés en mai et juin 1962 dans le journal « Combat », le seul qui ait alerté les Français de ce qui se passait en Algérie après l'indépendance.

Jacques Lethiec avait révélé aussi le fameux télégramme de Louis Joxe, déjà reproduit dans le Bulletin des SAS n° 14 (Octobre 2000 - p. 19), que je reproduis à nouveau, ci-dessous.

Télégramme officiel de Louis Joxe, Ministre chargé des Affaires Algériennes, du 16 mars 1962.

« *Ministre d'État, Louis Joxe demande à Haut Commissaire rapeler que toute initiative tendant à installation en métropole Français Musulmans sont strictement interdites. En aviser d'urgence tous chefs de SAS et commandants d'unités.*

Signé : Louis Joxe ».

Complété par le télégramme officiel du 15 juillet 1962 :

Louis Joxe ordonne « *de rechercher tant dans l'Armée que dans l'Administration les promoteurs et les complices du rapatriement et de prendre les sanctions appropriées ».*

(*) Jacques Lethiec : Architecte, Fondateur de l'Association en 1962, ancien membre du Conseil. Adjoint du Chef de la SAS de Bou-Alam (Saïda - Geryville) en 59-60. Décédé en octobre 2012

par Jacques LETHIEC, ancien officier de la S.A.S. de Bou-Alam



« SEPT harkis, parmi les quinze de la S.A.S. de Bou-Alam portés disparus, ont été retrouvés assassinés ». L'âpre sécheresse d'une dépêche d'agence est le seul éloge funèbre auquel vous ayez droit, humbles mystifiés. Le lacanisme de ces deux lignes, furtivement coincées au bas d'une cinquième page aura, cependant, douloureusement mortifié un homme : celui qui vous a menti avant de vous abandonner dans ce petit village du Djebel Amour ou vous ne reverrez plus fleurir les lauriers-roses. Mais, je vous en conjure, ne le jugez pas mal ce métropolitain que les hasards d'un service militaire avaient placé à votre tête. Celui qui fut votre chef pour quelques mois n'a pas à rougir de ce qu'il vous fit faire.

Vous avez su l'aider et le protéger avec abnégation, avec héroïsme, dans une tâche à laquelle il croyait passionnément, et s'il vous a trompé c'est qu'il était lui-même abusé.

Lequel d'entre vous lui aura jeté l'anathème lorsque de sanglants borborygmes s'échappaient de vos gorges tranchées ? Est-ce toi, courageux Nouihel qui savais toujours lui indiquer la touffe d'alfa la plus épaisse pour s'abriter des balles ? Toi peut-être, méticuleux Cherrak qui faisais stériliser jusqu'aux ampoules de pénicilline ?

Ou toi, majestueux Rabbah à la peau noire ? Toi, Boubekeur, adoré des gosses qui se disputaient l'encolure de ton cheval ? Ou toi encore, dévoué Smaili ? Toi, timide Hamza ? D'autres ?

Oh ! je vous en prie, ne m'accablez pas d'opprobres, vous tous qu'Allah a rappelés dans ses « jardins sous quoi coulent des ruisseaux ». Si je suis resté insensible aux frissons du vent de l'Histoire qui se levait, c'est parce que j'étais convaincu de la justesse de notre cause. Si ensemble nous sommes quelquefois allés au combat, c'est, rappelez-vous, parce que nous devions pouvoir soigner, instruire,

faire vivre en paix ces tribus nomades dont vous étiez issus.

La crédulité puerile qui vous fit désertier des rangs rebelles, votre aveugle confiance dans les assurances que nous vous donnions, la chaleur du concours que vous nous apportiez, vous ont coûté la vie. Si au lieu de construire, de défricher, de reconforter, d'aimer, vous aviez dévasté, saccagé, torturé, hai, vous seriez honorés... et vivants !

Je porte, en partie, la responsabilité de votre sacrifice, mes pauvres amis, et, si je parviens à cacher ma honte, je ne peux étouffer ma peine. Vous êtes morts sans gloire comme vous avez vécu. Sans bruit, vous avez disparu, emportant vos angoisses, contenant vos reproches. Je vous rends un fervent hommage, harkis de Bou-Alam. La discrétion de votre sacrifice nous permet de garder bonne conscience, nous qui devons payer le prix de notre propre douleur en honorant vos assassins.

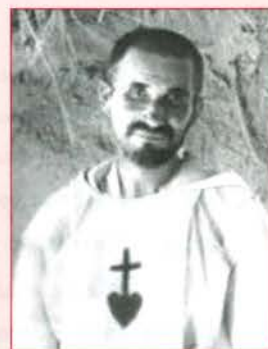
LETTRE ÉCRITE PAR LE PÈRE DE FOUCAULD EN 1907

Lettre du Père Charles de Foucauld adressée à René Bazin, de l'Académie Française, Président de la Corporation des publicistes chrétiens, parue dans le Bulletin du Bureau Catholique de presse, n° 5, octobre 1917.

"Ma pensée est que si, petit à petit, doucement, les musulmans de notre empire colonial du nord de l'Afrique ne se convertissent pas, il se produira un mouvement nationaliste analogue à celui de la Turquie : une élite intellectuelle se formera dans les grandes villes, instruite à la française, sans avoir l'esprit ni le cœur français, élite qui aura perdu toute foi islamique, mais qui en gardera l'étiquette pour pouvoir par elle influencer les masses ; d'autre part, la masse des nomades et des campagnards restera ignorante, éloignée de nous, fermement mahométane, portée à la haine et au mépris des Français par sa religion, par ses marabouts, par (es contacts qu'elle a avec les Français (représentants de l'autorité, colons, commerçants), contacts qui trop souvent ne sont pas propres à nous faire aimer d'elle.

Le sentiment national ou barbaresque s'exaltera dans l'élite instruite : quand elle en trouvera l'occasion, par exemple lors de difficultés de la France audedans ou au dehors, elle se servira de l'islam comme d'un levier pour soulever la masse ignorante, et cherchera à créer un empire africain musulman indépendant.

L'empire Nord-Ouest-Africain de la France, Algérie, Maroc, Tunisie, Afrique



occidentale française, etc., a 30 millions d'habitants ; il en aura, grâce à la paix, le double dans cinquante ans. Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer, peuplé d'habitants rompus au maniement de nos armes, dont l'élite aura reçu l'instruction dans nos écoles. Si nous n'avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu'ils deviennent Français est qu'ils deviennent chrétiens.

Il ne s'agit pas de les convertir en un jour ni par force mais tendrement, discrètement, par persuasion, bon exemple, bonne éducation, instruction, grâce à une prise de contact étroite et affectueuse, œuvre surtout de laïcs français qui peuvent être bien plus nombreux que les prêtres et prendre un contact plus intime.

Des musulmans peuvent-ils être vraiment français ?

Exceptionnellement, oui. D'une manière générale, non.

Plusieurs dogmes fondamentaux musulmans s'y opposent ; avec certains il y a des accommodements ; avec l'un, celui du « Medhi » (2), il n'y en a pas : tout musulman, (je ne parle pas des libre-penseurs qui ont perdu la foi), croit qu'à rapproche du jugement dernier le Medhi surviendra, déclarera la guerre sainte, et établira l'islam par toute la terre, après avoir exterminé ou subjugué tous les non musulmans. Dans cette foi, le musulman regarde l'islam comme sa vraie patrie et les peuples non musulmans comme destinés à être tôt ou tard subjugués par lui musulman ou ses descendants ; s'il est soumis à une nation non musulmane, c'est une épreuve passagère ; sa foi rassure qu'il en sortira et triomphera à son tour de ceux auxquels il est maintenant assujetti ; la sagesse l'engage à subir avec calme son épreuve ; « l'oiseau pris au piège qui se débat perd ses plumes et se casse les ailes ; s'il se tient tranquille, il se trouve intact le jour de la libération », disent-ils.

Ils peuvent préférer telle nation à une autre, aimer mieux être soumis aux Français qu'aux Allemands, parce qu'ils savent les premiers plus doux ; ils peuvent être attachés à tel ou tel Français, comme on est attaché à un ami étranger ; ils peuvent se battre avec un grand courage pour la France, par sentiment d'honneur, caractère guerrier, esprit de corps, fidélité à la parole, comme les militaires de fortune des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles.

Mais, d'une façon générale, sauf exception, tant qu'ils seront musulmans, ils ne seront pas Français, ils attendront plus ou moins patiemment le jour du Medhi, en lequel ils soumettront la France.

De là vient que nos Algériens musulmans sont si peu empressés à demander la nationalité française : comment demander à faire partie d'un peuple étranger qu'on sait devoir être infailliblement vaincu et subjugué par le peuple auquel on appartient soi-même ?

Ce changement de nationalité implique vraiment une sorte d'apostasie, un renoncement à la foi du Medhi... »

Charles de Foucauld

(2) Medhi = Le Bien-aimé = le Sauveur de l'Islam

TÉMOIGNAGE DE PIERRE FATRAS



Le « commandant » Benos est le 2^{ème} en partant de la droite.

Le 2 Mai 1999

Mon Commandant

Bien sûr, je sais que vous êtes Colonel. et je vous en félicite - mais pour moi vous restez "le Commandant Benos" qui m'a accueilli dans les SAS, puis a présidé à ma formation avec le merveilleux Colonel Cardinot, grâce à qui j'ai pu, plus tard, parler arabe dans ma SAS de Penthievre puis au Yémen du Sud où je me suis retrouvé après l'Algérie, la honte au front comme tant d'autres et la rage au cœur : cette honte et cette rage qui m'ont finalement fait démissionner dans les années soixante.

Plus que tout autre, vous avez symbolisé pour moi le Grand Père, en initiation à ce métier superbe venu des A1 du Maroc et fait de grandeur et de modestie, d'amour des hommes et de notre Pays, d'amitié vraie entre tous ceux qui poursuivaient le même idéal, qu'ils croient en Dieu ou en Allah. Et de fraternité. Oubliions ce qui s'est passé après et se passe encore maintenant puisque nous n'y pouvons plus rien. Nous avons vécu ensemble une épopée. Merci, Grand Père !

Extrait de lettre de notre camarade Pierre Fatras, démissionnaire en 1962, Capitaine Chef de la SAS de Penthievre (Bône) - Alias Ain El Berda : lettre adressée au « Commandant Benos », Chef du Cours des Affaires Algériennes.

Pierre Fatras est atteint de la maladie d'Alzheimer.

Photo : Groupe d'anciens du Cours des Affaires Algériennes autour du Commandant Benos lors d'une réunion, en mai 1999, suivie d'une excursion.

Le Colonel Benos est décédé en février 2000 (voir article du Bulletin n°13 de mai 2000).



Cité par un camarade

Un arabe s'adresse à lui, en civil, en lui disant :
- « *mon capitaine* ».
L'officier lui dit :
- « *pourquoi m'appelles-tu mon capitaine ?* »
Réponse :
- « *parce que tu as une tête de capitaine* ».

Un ancien de la SAS de Biskra qui avait servi comme « petit commis » (il accompagnait notamment l'infirmière dans les villages) ne pouvait prétendre aux indemnités accordées aux harkis car il était mineur à cette époque. Il avait cependant obtenu la Carte du Combattant (pas par notre intermédiaire). Le Service Central des Rapatriés d'Agén lui a fait retirer sa Carte du Combattant !

Malika (prénom changé). Elle appartient à une famille, un « clan » de l'Aurès qui a choisi le parti de la France pendant la Guerre d'Algérie (et bien avant, pour l'Indochine).

Elle est venue en France pour échapper à une situation inextricable qui la mettait en danger de mort (impossible d'en révéler les détails sous peine de l'exposer à de nouvelles menaces graves).

Elle a obtenu avec difficulté et après notre intervention une carte de séjour en France. Elle a travail, logement, etc. Elle est en France depuis dix ans. La nationalité française lui est refusée.

Sa sœur est allée en Angleterre il y a deux ans et demi et vient d'obtenir la nationalité anglaise.

Témoignage du Chef de la SAS de Mac-Mahon Ain Touta (Batna-Batna - Capitaine André Nied, décédé).

En 1962, le colonel commandant le 1^{er} R.A. refuse l'évacuation de la harka : massacre.

À Edgar-Quinet (Batna- Khenchela) en avril 1962 le colonel va en half-track désarmer les Harkis qui jettent leurs médailles. Le colonel est promu général !

Un pilote d'une Escadrille de Reconnaissance basée à Blida m'a confié que son unité, après le cessez-le-feu survolait l'Algérie d'un bout à l'autre, chaque jour. Les photographies étaient déposées sur le bureau du général commandant l'Air en Algérie. Elles montraient de prisonniers dans des camps, notamment, dans des tentes des chantiers de construction de routes. Au passage de l'avion, ils levaient vers le ciel leurs poignets enchaînés ! Le général jetait les photos au panier !

La ligue des Droits de l'Homme (XIX^e Arrt Paris) laisse périmer le délai d'appel du refus de séjour à un fils d'Ancien Combattant Musulman.

Refus de séjour à la deuxième épouse d'un veuf.

Motif : son logement n'a pas de WC à l'anglaise ! Il y avait peut-être des WC à la turque ?

Un ancien harki va à la mairie pour demander de l'aide. On lui répond :
- « *va à la Mosquée, sale arabe !* ».
Il va à la mosquée où on lui dit :
« *va-t'en sale français !* »



Légion d'Honneur.
Mohamed A. Né en 1914.
Sergent à la SAS de M.

Militaire de 1936 à 1938 - Libéré avec le grade de brigadier. Mobilisé de 1939 à 1945. A servi au Levant puis en Algérie de 1943 à 1945. Libéré en juin 1945. Conseiller Municipal de Communes Mixtes. Vice Président de la Commune Mixte de R., Premier Adjoint au Maire. Blessé en opération en 1956 (pension 65%) Cité (Valeur Militaire en 1956). Légion d'Honneur en 1962. Il était également Chevalier du mérite Agricole.

Notre camarade a fait appel à nous quand le Préfet de la Côte d'Or lui a refusé un titre de résidence en 2001. Il est reparti en Algérie ne voulant pas se trouver en situation irrégulière. Il est revenu ensuite et a finalement obtenu le séjour à titre exceptionnel car son épouse résidait en Algérie : la vieille dame préférait séjourner chez sa fille, mais cela a empêché notre camarade d'obtenir la réintégration dans la nationalité française.

Les dernières nouvelles que j'ai eu de lui sont par une correspondance de « l'Accueil de Jour » de Marseille, ce qui signifie qu'il vivait au milieu de malheureux sans abri.

Cerise sur le gâteau : quand j'ai demandé à l'Association d'entraide de la Légion d'Honneur à Paris, d'aider matériellement notre camarade il m'a été répondu, en substance : « *Il n'est pas membre de notre Association, nous ne pouvons pas l'aider matériellement ; quant à ses difficultés administratives, nous ne pouvons aller contre la loi !* »

C'est grand et généreux la France !

Je n'ai pas de nouvelles de A. depuis 2008 mais comme il aurait cent ans cette année, je pense qu'il a quitté notre ingrat pays !

Légion d'Honneur Bis.

Un ancien officier (non SAS) adhère à l'Association et me demande de l'aider à obtenir une promotion dans la Légion d'Honneur. Mon intervention est inefficace. Le Monsieur démissionne !

Sous-Quartier de T'Kout (Batna-Arris).

En 1962, le Cdt du Sous-Quartier embarque une harka de Tiffelfel et la livre au FLN qui n'exécute que deux harkis.

Témoignage de Pierre Rivière, Chef de SAS puis Commandant du Commando de Foug Toub (Décédé).

Sur la route de la Fontaine aux Gazelles, les camions de l'Unité sont entourés et les harkis désarmés.

- « *Rendez-vous armes* » -

Mais les uniformes sont à l'Armée !... les harkis sont repartis en caleçon.

Le dernier des Mohicans !

ARMÉE DE TERRE		ARMÉE INF. METRO.	
LOR Aspirant	Appels 61/213	1-9-61	16-02-62
	Rajout des contrôles	6	1-05-63
Service de Personnel des Affaires Algériennes		13-2-62	
SERVICE RÉGIONAL INTERARMÉES		1-5-62	
DE L'ACTION SOCIALE EN ALGÉRIE			

ATTENTION : En cas de perte, le titulaire doit se adresser à son commandant d'unité la présente carte d'identité ne donne pas au porteur militaire sur les lignes de la S. M. C. P. Elle n'est valable que pour la durée du service actif. A la fin de celui-ci, elle doit être restituée à l'autorité militaire.

CARTE D'IDENTITÉ MILITAIRE N° 253427 - B

NOM IWANESKO

Prénom: Laurent, Léon

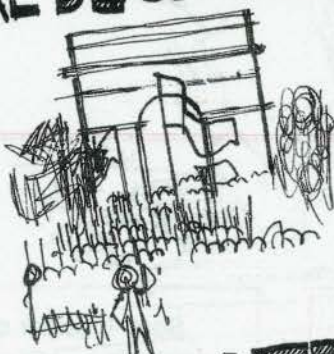
I 70 5/5/36 Perpignan

56/470/00949 Pyr-Orientales

1 1 3 6 | 0 5 | 6 6 | 1 3 | 6 | 0 0 9

14 OCT 1961

1945 LE GENERAL DEGAULLE



JOUVRE LES
PORTES DE LA
RECONCILIATION

LIBERATEUR



1958

FAITES CONFIANCE VOTEZ AU GENERAL DE GAULLE VOTEZ

LE ROLE POSITIF DE LA COLONISATION FRANÇAISE VU PAR...*

*Nom de l'auteur à découvrir en fin d'article!



« A Bordeaux chacun sent mieux que partout ailleurs que le destin de notre pays, celui des territoires où flotte notre drapeau, et même dans une large mesure celui du monde tout entier, dépendent de ce qu'il adviendra de l'œuvre magnifique de la France au-delà des mers.

En songeant à l'effort poursuivi par la France depuis 4 siècles, à travers quelles vicissitudes! Pour ouvrir d'immenses territoires à la civilisation; en mesurant les trésors d'activité, d'effcience, de courage, qu'ont sans relâche déployés nos explorateurs, soldats, marins, administrateurs, techniciens, colons, médecins, missionnaires; en admirant les capacités des chefs qui s'y prodiguèrent, tels les BUGEAUD, les PELISSIER, les FAIDHERBE, les CAMBON, les LAMY, les BRAZZA, les GALLIENI, les DOUMER, les LYAUTEY - pour ne citer parmi les morts des cent dernières années que quelques-uns parmi les plus grands - nous pouvons lever la tête!

Grâce à nous des peuples de toutes les races humaines, naguère plongés, pour la plupart, dans cette torpeur millénaire où l'Histoire ne s'écrit même pas, découvraient à leur tour la



ŒUVRE MAGNIFIQUE.

Oui!! Cette neurasthénie qui résulte de l'excès des épreuves du passé et de l'incertitude de l'avenir, cette sorte de lâche illusion qui offre à notre lassitude le refuge de la médiocrité, enfin le complot de dislocation mené par ceux qui, en France, jouent un autre jeu que celui de la France, peuvent bien tenter de nous cacher la valeur et la splendeur de ce que nous avons fait. C'est en vain!

liberté, les progrès, la justice. Chez eux, et grâce à nous naissaient des élites nouvelles que nous élevions non point pour qu'elles abusent des autres, mais pour qu'elles les entraînent vers un sort plus digne et meilleur.

Y avait-il des ombres au tableau? Oui, sans nul doute. Aucune œuvre humaine ne fut jamais accomplie sans erreurs. Mais enfin, ces territoires, qu'eussent-ils été sans la France, et qu'est-ce que la France en a fait?

LA France COUPABLE ? ALLONS DONC !

Pour le bien comprendre, il faut voir ce que, cent ans après la pacification, est devenue notre Algérie. Il faut parcourir ces cultures admirables qui, sur des millions et des millions d'hectares, où moururent à la peine tant de colons et soldats, couvrent maintenant des espaces auparavant misérables. Il faut voir les ports, les routes, les barrages, les écoles, les hôpitaux que nous y avons construits. Il faut voir qu'à notre arrivée un million d'hommes vivaient à grand-peine sur le territoire algérien, qui en nourrit aujourd'hui dix millions.

Il faut, dans la régence tunisienne, visiter les grands travaux que nous y avons réalisés, comme par exemple, les oliveraies splendides qui furent plantées sous notre impulsion.

Il faut se rappeler que le Maroc, dont nul homme de bonne foi ne parcourt aujourd'hui les villes, les champs et les montagnes sans admiration stupéfaite, était, il y a quarante ans, un pays déchiré par le désordre et l'anarchie, où constamment tel prétendant, venu du Sud ou du Nord, soulevait contre le Sultan la révolte des tribus.

Il faut songer que l'Indochine (...) Madagascar (...)

Il faut comparer enfin le sort actuel de notre Afrique Noire, où la civilisation pénètre les forêts, les savanes, les déserts, enjambe les fleuves farouches, brave les climats épuisants, avec le destin antérieur de ces terres, depuis toujours assoupie sous leur misère désespérée.

La France tyrannique? La France routinière? La France coupable? Allons donc! En vérité, quand les événements terribles de la guerre récente vinrent nous pousser au bord de l'abîme, la France généreuse, tutélaire, était en

train de faire avancer à grands pas vers la lumière plus de 60 millions d'hommes.(...)

(...) Pour nous, dans le monde tel qu'il est et tel qu'il vit, perdre l'Union Française ce serait un abaissement qui pourrait nous coûter jusqu'à notre indépendance.

La garder et la faire vivre, c'est rester grands et, par conséquent, rester libres.

Voilà bien l'une des tâches de salut national pour lesquelles le peuple français doit maintenant, se rassembler! »

Discours prononcé par Charles de Gaulle, en mai 1947, place des Quinconces, à Bordeaux, au cours de la cérémonie officielle consacrée à l'Union Française et au Gouverneur Félix Eboué décédé deux ans plus tôt.

Paru dans T.A.M. du 24 mai 1947.



NB : Pour répondre à ce discours Léon Blum écrivit « Nous continuerons à penser et à affirmer que dans le passé la politique coloniale de la France, bien que noble et généreuse à beaucoup d'égards a subi la tare d'une conception aujourd'hui périmée et condamnée ».

Cela revenait en fait à reprocher à Christophe Colomb d'être parti à l'aventure sur une caravelle au lieu d'emprunter le navire à grande vitesse... ●

John FRANKLIN

Département de la GRANDE-KABYLIE.

Arrondissement de IRA-EL-MIZAN.

S.A.S. de M.....

N° 14/L.D.S.

Assassinat d'une aide-soignante musulmane

Le document publié ci-contre mérite un commentaire.

La jeune femme qui a perdu la vie dans cette embuscade était probablement la cible principale des rebelles. Ces derniers, comme beaucoup de musulmans fanatiques, n'admettaient pas qu'une de leur coréligionnaires vive avec un non-musulman.

J'ai effacé les noms pour ne pas nuire aux personnes concernées.

Le Lieutenant B. cité n'est pas membre de l'Association. Le Chef de la SAS et son épouse ont recueilli la petite fille de la victime mais l'officier a quitté la SAS peu de temps après le drame. Elle a finalement été adoptée par une famille malgache. Le père de l'enfant a été dissuadé par le curé de son village de reconnaître sa fille.

Finalement l'histoire a une fin heureuse puisque l'orpheline est venue en France en 1962. Elle vient de se marier. Elle a retrouvé ses grands-parents, tenus dans l'ignorance de son existence. Rien ne m'a été dit au sujet de son père.

Le Chef de la SAS, membre de notre Association, est décédé. Sa veuve nous a confié qu'à la fête de la Toussaint, un bouquet avait été déposé sur sa tombe, sans doute par une famille de Harkis dont notre camarade s'était occupé en 1962.

Elle m'a raconté que lors du « putsch » d'avril 1961, les militaires de l'Unité locale avait encerclé la SAS pour empêcher son chef de rejoindre les « putschistes ».

RAPPORT DU LIEUTENANT GUERIN, CHEF DE LA S.A.S. DE M..... SUR L'EMBUSCADE DU 6/4/1961 EN NY 15 H 93, AU COURS DE LAQUELLE 1 MOGHAZNI ET UNE FEMME ONT TROUVÉ LA MORT.

Depuis la réforme du Camion S.A.S., Le Lieutenant B..... responsable de l'antenne d'AIT-IDJA montait tous les matins avec M....., employée bénévole à l'A.M.G. de cette antenne.

L'après-midi la jeep retournait les chercher, quelques fois escortée du camion Communal.

Le Jeudi 6/4/1961, le Camion Communal se trouvait à Alger, seule la jeep fut envoyée pour les prendre.

Le Lieutenant B..... retardé dans son travail ne quitta l'antenne que vers 17 h 50.

Dans la jeep se trouvaient, Le Lieutenant, Madame D..... et cinq Moghaznis d'escorte.

Vers 18 Heures à environ 1Km 500 de M....., en NY 15 H 93, un feu nourri d'armes collectives et individuelles obligea la jeep à stoper, un pneu crevé. Après les premières rafales, le Lieutenant et 4 Moghaznis retranchés derrière les pierres repoussèrent à deux reprises des tentatives d'approche des H.L.L. sur le véhicule.

Environ 10 minutes après les premiers coups de feu, un groupe de la 4^e Cie. du 159^e B.I.A.1 Scooter arrivaient sur les lieux. Le Moghazni arrivait aussitôt après sur un Camion Civil.

Dans la jeep restaient deux corps, celui du Moghazni YI..... fils de M..... né le 12/12/1938 à A..... et de Madame D..... née M.....

La poursuite des rebelles, aperçus encore deux fois, dura jusqu'à la nuit sans résultat.

Les détériorations de la jeep sont : 1 pneu crevé à deux endroits, la jante inutilisable, le radiateur et et filtre à air percés et 5 impacts dans sièges et carrosserie.

Fait à MECHEMAS, le 7 Avril 1961.

Le Chef de S.A.S.,





RAPPEL DES ENGAGEMENTS PRIS ENVERS LES HARKIS



Juillet 1958

En 1962, le chef de l'Etat de l'époque, Charles De Gaulle, traitant avec le seul « gouvernement provisoire » issu de la rébellion, approuvé par un referendum dont les populations des départements français d'Algérie avaient été écartées, condamnait sciemment les Harkis et les Musulmans fidèles à la France à un sort abominable.

Cet abandon mis en œuvre avec la complicité de Pierre Messmer – qui sera le seul à s'en repentir et fort tardivement – commencera par le désarmement des Harkis et la suppression de ces unités jugées si longtemps précieuses.

L'interdiction et les freins opposés au transfert de ces malheureux et des familles les livreront aux pires excès de hordes sanguinaires au long des mois qui précédèrent et suivirent l'indépendance, portant atteinte à l'honneur de notre Pays, salissant notre drapeau et meurtrissant la conscience des meilleurs de nos Officiers, sous-officiers et soldats engagés ou appelés.



Avril 1962, Sebte Abdelkader Ouled Cheik refuse de démissionner et veut rester garde-champêtre. Egorgé et scalpé, il est enterré par sa famille.

Le lendemain, les terroristes violent sa tombe, et fixent son cadavre à un poteau, la main liée à la hauteur de sa tête pour simuler le salut.

C'est en 2007, le 31 mars précisément, que notre actuel Président de la République s'engageait, s'il était élu, à reconnaître la responsabilité de la France dans cet abandon. Plus de quatre années se sont écoulées depuis. M Nicolas Sarkozy n'a plus devant lui que six mois pour tenir sa promesse et relever notre honneur national.

Deux occasions apparaissent encore opportunes : le 25 septembre aux Invalides (France-Horizon sera en cours de outage) ou devant le Mémorial national, Quai Branly, le 5 décembre... Nous voudrions encore espérer pour nos compatriotes Harkis, pour nos Frères de combat et pour leurs descendants - dont quelques uns ont encore le courage de marcher sous le drapeau bleu, blanc et rouge fièrement déployé et qui s'indignent des sifflets contre notre hymne national - que cette reconnaissance morale tant attendue leur soit enfin accordée. Inch'Allah !

Yves Sainsot

Article, d'Yves Sainson, Président de l'ANFANOMA, paru dans la Revue «Le Cri du Rapatrié» - France Horizon.

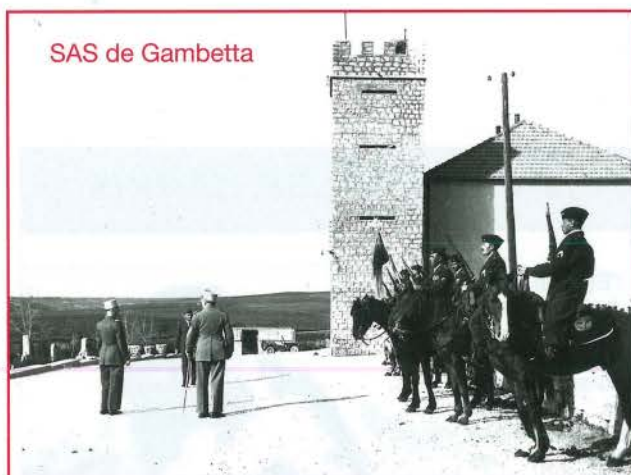
Proverbe

بِإِبْرَاءِ عَرِيَانَةٍ وَتَكْنِيسِي

Comme l'aiguille, elle est nue et elle habille.

SAS DE GAMBETTA (FRONTIÈRES ALGÉRO-TUNISIENNE)

PAR PIERRE BOUTARD



erratum : la photo du bordj de la SAS de Gambetta, destinée à illustrer cet article a été publiée par erreur dans le bulletin n° 40 p. 19.

« - *Atros, combien de chevaux en état ?*
- *Vingt, mon Lieutenant.*
- *Alors prêt pour demain trois heures, dix kilos d'orge par cheval, nous partons pour cinq jours* ».

Et Atrous, mon moqqadem de maghzen allait selon un rythme immuable rassembler rapidement les moghaznis et les envoyer tout de suite prévenir les femmes de cuire deux trois galettes chacune, ces galettes qu'on envelopperait encore chaude, délicatement dans un linge propre, puis mettait à calculer ce qu'il fallait de « fric », ce grain de froment cueilli vert si délicieux dans la chorba, d'huile, de harissa, de sauce tomate, de sel, de café et de sucre pour vingt hommes pendant ces cinq jours où nous allions partir nomades dans les vastes étendues d'alfa des Ouled Soukiès. Puis les chevaux seraient pansés. On vérifiait une à une les ferrures de leurs sabots et les hommes sortiraient leurs cartouches et les essuieraient lentement en faisant briller le cuivre des étuis...

Bien avant l'aube, nous cheminions dans la froideur des fins de nuit sur l'antique route de Cirta à Theveste, route jalonnée des ruines de Cités romaines dont on avait oublié jusqu'au nom et au petit jour, nous arrivions aux premières mechtas. « Ghar et Torba » - « Ghedir el Amara » ou « Aïn Hadjar »... Mechtas toutes semblables de brique et de terre blanche mêlée de paille hachée, entourées de figuiers de barbarie qui atteignent parfois des dimensions d'arbres, d'arbres monstrueux et barbus.

Chaque mechta abrite de trente à cent âmes.

Une ou deux patrouilles galopent jusqu'aux crêtes voisines et s'y installent en protection pour la journée.

Au centre de la mechta, avec quelques moghaznis,

Les tournées de recensement

mes anciens, mon « secrétaire » nous mettons pied à terre, aussitôt escortés par ces magnifiques petits enfants sales des Chaouïas qui se disputent l'honneur de tenir nos chevaux... et mon travail de recensement commence, travail bien long, car pour moi, il est plus important de les bien connaître que de légaliser leur existence.

Nous parlons de tout, de rien, buvons du petit-lait qui sent la chèvre ou du café au poivre qui me brûle atrocement l'estomac... et nous palabrons comme cela bien longtemps car il y a peu à faire dans la terre à alfa quand on a pour tout bien cinq chèvres, deux bourriques et beaucoup d'enfants...

Une des grandes joies de mes moghaznis est alors de « chiner » les vieilles Chaouïa, ces vieilles qui n'ont plus d'âge et plus de dents mais une autorité extraordinaire, fières de leur état, la boîte de « Benicou » plantée dans le chèche et crachant comme un homme. Ces femmes ont pour noms : Hénia, Zazia... la légende les dit toujours riches, les fait quelque peu sorcières ; elles ont toujours été pauvres, gèrent avec finesse leur mince bien et trouvent auprès de « Si el hakkim », appelé aussi Monsieur SAS, un peu de semoule ou quelque vêtement.

Le soir nous occupons quelque mesure abandonnée ou partie d'un bourg qu'on nous libère, les chevaux sont dessellés, entravés, les sentinelles mises en place. Tayeb, notre cuisinier du maghzen, le plus noir comme il se doit, commence à cuire sa chorba que viendront, tout à l'heure, partager quelques hommes de la mechta à qui j'ai à rendre quelque libéralité ou que j'ai invités pour parler autour du feu que nous alimentons parcimonieusement branche par branche ; nous allons pouvoir palabrer une grande partie de la nuit et là se dévoileront les petites intrigues de la mechta... Parfois, j'ai à lire les lettres du fils qui travaille ou fait son service en France ou en Allemagne et j'écris la réponse pour ce fils lointain.

Inévitablement, on arrive alors à la question des allocations militaires. Souvent, le soir, je règle les interminables chikayas qui m'apprennent la patience et qui m'ont fait connaître l'âpreté de ces miséreux qui n'hésiteraient pas à trahir pour quelques mètres de cailloux. Tard nous nous roulons dans nos kachabias et dormons sur nos tapis de selle - dont l'odeur forte de cheval chasse, dit-on, les puces - et le reste de la nuit ne sera plus troublé que par les relèves des sentinelles ou les jappements des chacals.

Nous avons déjà publié un article de Pierre Boutard (Bulletin n° 37 - avril 2012). Celui-ci est extrait de « Mémoires » que notre camarade destinait à ses nombreux enfants et petits-enfants. J'ai estimé que cet extrait avait sa place dans notre Bulletin.

D.A.

AÏSSA : LE PETIT NOMADE

PAR DENIS WARNERY (*)



Ce n'est pas une nouvelle, encore moins un conte. Ce sont toutes les miettes de récits, souvenirs et sanglots d'un enfant de la guerre d'Algérie, qui souffrit ce que peu d'hommes sont capables de supporter .

Les paroles de l'enfant furent sobres et brutales.

Les faits relatés ici, mis à part quelques détails, sont exacts, ont été recoupés et vérifiés.

Tout ce que nous avons pu connaître sur Aïssa, vous allez l'apprendre.

De jour en jour, nous sommes émerveillés en découvrant la richesse et la soif de vivre de ce petit homme de onze ans. Il ne lui restait pourtant comme seul bien que son sourire.

Aux premiers amis à qui nous parlions d'Aïssa, nous disions :

« *Écoutez, pleurez un moment sur lui, mais surtout ne lui dites rien de ce passé. Il a toute sa vie à bâtir. Il doit aller de l'avant et vivre. Ce peut être tellement beau* ».

Mais aujourd'hui , nous disons :

« *Écoutez, pleurez un moment sur lui, sur tous les petits Aïssa victimes de la folie des hommes, mais surtout, n'en restez pas là...* »

Nous avons un monde totalement neuf à bâtir. Il nous faut mettre dans chacun des actes de chaque jour un peu de notre amour pour notre prochain et nous donner totalement à lui. Ce sera tellement plus beau."

C'était en Algérie, au mois de juillet 1961 .

Le récit raconte comment le père d'Aïssa a été égorgé par les fellaghas parce qu'il refusait de les aider. Sa mère est morte en couches ainsi que le bébé qu'elle portait.

L'enfant erre alors, à la recherche d'une famille qui voudrait bien le recueillir, en vain. À Aumale, ville qu'il connaissait pour y avoir été scolarisé autrefois, lors de l'explosion d'un obus piégé devant l'église, il rencontre un jeune et ils décident d'aller demander aide au Chef de la SAS de La Baraque.

=====

Il se fit tard. Je le couchais.

La fatigue eut vite raison de toi : tu t' endormis. Je te regarde dormir, la tête cachée entre tes mains.

De temps en temps, tu sursoutes et te retournes en geignant.

Je sais à quoi tu songes, quel rêve, quel cauchemar trouble ton repos.

Dors car demain sera plus beau !

Aïssa vécut un mois de bonheur, de spontanéité,

d'affection avec nous à la SAS de La Baraque.

Nous nous préparions à le garder définitivement avec nous et à l'adopter.

Aïssa le savait et brûlait d'impatience de prendre l'avion pour venir en France.

De lui -même,il se mit à dire « *papa* ».

Mais il fut contacté par les fellaghas, recevant l'ordre de récupérer mon pistolet et la clé de la salle d'armes et de munitions de la SAS.

Il refusa mais ne nous en dit rien.

Ce refus provoqua son enlèvement.

Ce que vous allez lire m'a été dit par un fellagha, prisonnier, membre du Tribunal des Combattants.

C'était en août 1961.

L'enfant est là, étendu face contre terre : il est rompu de fatigue après deux jours de marche forcée dans le djebel.

Le lien de ses mains lui fait mal.

Le Tribunal va le juger : ses six membres sont prêts. Devant eux, sur le sol, un drapeau vert et blanc et un poignard.

=====

Aïssa est déclaré coupable d'avoir trahi.

Il est là, blême et tremblant, le souffle coupé devant ces deux hommes qui avancent, l'un d'eux le poignard à la main .

Il est jeté à terre, maintenu au sol d'un pesant genou qui lui écrase la poitrine.

Dans le ciel bleu qui sert de toile de fond, le soleil de ce mois d'août l'éblouit ; il ne voit plus, de ses yeux exorbités, que le couteau qui approche et, derrière, la face hideuse de son bourreau.

Le bras s'abaisse et le couteau déchiquette la gorge de l'enfant. Le sang jaillit.

Les hommes se sont relevés, ont essuyé le couteau et leurs mains à la chemise de l'enfant, et ont craché sur le petit corps encore agité.

=====

Des busards décrivent des cercles dans l'air surchauffé.

Une patrouille découvre le corps de l'enfant, nu, à demi dévoré par les chacals et les oiseaux de proie, pourrissant au fond du ravin.

El Hamdoulillah !

(*) Chef des SAS de Sidi Aïssa et de Ma Baraque (Médéa-Aumale)

UNE LETTRE PARMIS D'AUTRES



ASSOCIATION DES ANCIENS DES AFFAIRES ALGERIENNES

LES S. A. S.

Le Président

Monsieur Guy VINCENT

Paris, le 30 avril 1999

Mon Cher Camarade,

Je te remercie de ta lettre du 17 avril 99. Je vais téléphoner à ton Moghazni pour le localiser; peut-être trouverai-je un camarade dans sa région pour lui rendre visite et rechercher des éléments pouvant servir pour son collègue.

Ces dossiers deviennent de plus en plus difficile à faire avancer; il y a une mauvaise volonté de la part du Service Central des Rapatriés d'AGEN.

J'ai rencontré récemment le Délégué aux Rapatriés, le préfet MONCHOVET qui m'avait ignoré depuis son entrée en fonctions, certainement sur ordre de sa ministre. Il m'a promis de rétablir notre subvention, mais j'attendrai de tenir le chèque en main pour y croire ... De toutes façons, les subventions 97 et 98 tombent à l'eau (200.000 F).

Il m'adit qu'A (Chef du Service Central des Rapatriés d'AGEN considère que les attestations de services des Officiers "SAS" que je procure aux Moghaznis sont des attestations de complaisance et donc qu'il les ignore ! Cela , je la savais depuis toujours, mais ce qui est grave, c'est qu'on maintient ce type en poste depuis des années; ou alors, cela les arrange et c'est encore plus grave !

Il a accepté de faire monter à PARIS A pour qu'on puisse lui exposer nos griefs en sa présence, mais il a demandé que ce ne soit pas moi qui rencontre A mais notre Vice-Président, le Général BURTHEY. S'il pense que cela se passera mieux, il se trompe, car BURTHEY, sous ses apparences froide de gars de l'Est, est sans doute plus long que moi à enflammer mais l'explosion risque d'être plus violente ! A noter que cela fait dix ans que je demande de voir A

à PARIS en présence de son patron. Mais le patron n'est sans doute pas celui qu'on pense!

J'ai approché la D.P.M.A.T. et j'espère trouver une solution pour obtenir l'inscription des services Moghaznis sur des États Signalétiques et des Services, documents acceptés partout. J'avais entendu parler d'un "Fichier Informatisé des Supplétifs" qu'ils ont ouvert récemment et je leur ai rendu visite. J'ai appris avec surprise qu'il existait au Ministère de la Défense une petite cellule qui fait le même travail que moi ! Je leur ai passé le maximum de nos documents en espérant qu'ils prendront le relai.

Depuis cette date, la situation s'est améliorée et nous avons permis à des milliers de Harkis (sens général) et familles, d'établir leurs droits, grâce aux attestations de nos membres !

D.A.



Extrait d'une lettre (15 janvier 2014) de Guy Vincent Chef de la SAS de Magenta (Oran-Telagh)

••• « Je lis avec plaisir la « revue » de l'Association. Les articles sont bons et c'est une excellente idée de recueillir des témoignages, cela restera, du moins il faut l'espérer ! ...

J'ai apprécié, en particulier, dans le N° 38, l'article de Jean-Pierre Fourquin sur son intervention à Sidi Bel Abbès en juin 1962. Cela a réveillé bien des souvenirs en ma mémoire car je me trouvais ce mois là au même endroit.

Sais-tu que j'ai assisté à la même époque dans cette même ville à la dernière (ou peut-être l'avant dernière) réunion du Colonel Dufour (il avait rejoint l'O.A.S. environ deux mois auparavant) avec une dizaine d'officiers de la Légion, la plupart commandants d'Unités. Le déclenchement d'une opération pour s'emparer d'Oran, de Sidi Bel Abbès et d'une zone allant jusqu'à Mostaganem, Béni Saf, Mascara, plus ou moins et constituer la plate-forme territoriale qui aurait permis de « casser les accords d'Évian », regrouper les populations hostiles au F.L.N. en Oranie et constituer une « Zone Libre ».

Les forces prêtes à intervenir n'étaient pas négligeables. Elles comprenaient dans la version maximum toutes les unités Légion stationnées en Oranie (2 régiments d'Infanterie, 1 régiment de Cavalerie Légion plus 2 ou 3 Compagnies Sahariennes de Légion) plus les commandos O.A.S. de toutes les villes d'Oranie, plus un certain nombre d'unités « régulières » qui auraient, disaient-elles, rejoint le mouvement si la Légion démarrait l'opération, en particulier dans la région de Mostaganem.

Cela pouvait réussir. Je ne rentre pas dans les détails pour ne pas « alourdir » ma lettre. Tout était prêt. L'ordre d'opération du Colonel était bien pensé, clair, concis et bien structuré. Je connais quelqu'un qui en possède une copie ! La réussite aurait permis d'éviter les massacres du 5 juillet à Oran, réduire de manière notable les tueries de Harkis, au moins en Oranie, sauver un bon nombre de « disparus » qui souvent étaient localisés ! Bref, on aurait pu sauver en Oranie, « quelque chose » qui n'était pas négligeable !

Alors, pourquoi cela n'a-t-il pas « marché » ? J'ai assisté à toute la réunion (seul officier non-Légion). Après une heure d'efforts du Colonel pour les convaincre, l'un des officiers présents a dit : « Mon Colonel, il ne reste plus qu'à mettre les Casoars et les gants blancs » ! J'ai compris à ce moment là que la Légion ne bougerait pas, je suis sorti de la pièce pour rejoindre dans le salon voisin le seul civil O.A.S. du secteur (jeune remarquable) et lui ai dit : « L'Algérie française c'est fini ! » Je n'arrivais pas à parler et avais les larmes aux yeux. Je me souviens du nom de cet officier ! Trois ou quatre officiers Légion de plus, plus décidés, et le Colonel pouvait lancer le mouvement !...

Pourquoi te raconter tout cela, que tu connais peut-être ? Histoire de laisser une « trace » d'un moment qui aurait certainement pu « sauver l'honneur » et permis d'épargner bien des souffrances !...

J'arrête ma missive en m'excusant du « pensum » que je t'ai infligé.

Avec toutes mes fraternelles pensées .

Guy Vincent

(*) SAS de Bezzit (Grande Kabylie-) En avril 1962 la SAS est vidée par les Gardes Mobiliés et le Maréchal des Logis D. est arrêté.

(*) Guy Vincent est l'auteur du livre « Képi Bleu » disponible à l'Association.

Déclaration d'Hélie Denoix de Saint Marc devant le haut tribunal militaire, le 5 juin 1961.

« Ce que j'ai à dire sera simple et sera court. Depuis mon âge d'homme, Monsieur le président, j'ai vécu pas mal d'épreuves : la Résistance, la Gestapo, Buchenwald, trois séjours en Indochine, la guerre d'Algérie, Suez, et puis encore la guerre d'Algérie...

« En Algérie, après bien des équivoques, après bien des tâtonnements, nous avons reçu une mission claire : vaincre l'adversaire, maintenir l'intégrité du patrimoine national, y promouvoir la justice raciale, l'égalité politique.

« On nous a fait faire tous les métiers, oui, tous les métiers, parce que personne ne pouvait ou ne voulait les faire. Nous avons mis dans l'accomplissement de notre mission, souvent ingrate, parfois amère, toute notre foi, toute notre jeunesse, tout notre enthousiasme. Nous y avons laissé le meilleur de nous-mêmes. Nous y avons gagné l'indifférence, l'incompréhension de beaucoup, les injures de certains. Des milliers de nos camarades sont morts en accomplissant cette mission. Des dizaines de milliers de musulmans se sont joints à nous comme camarades de combat, partageant nos peines, nos souffrances, nos espoirs, nos craintes. Nombreux sont ceux qui sont tombés à nos côtés. Le lien sacré du sang versé nous lie à eux pour toujours.

« Et puis un jour, on nous a expliqué que cette mission était changée. Je ne parlerai pas de cette évolution incompréhensible pour nous. Tout le monde la connaît. Et un soir, pas tellement lointain, on nous a dit qu'il fallait apprendre à envisager l'abandon possible de l'Algérie, de cette terre si passionnément aimée, et cela d'un cœur léger. Alors nous avons pleuré. L'angoisse a fait place en nos cœurs au désespoir.

« Nous nous souvenions de quinze années de sacrifices inutiles, de quinze années d'abus de confiance et de reniement. Nous nous souvenions de l'évacuation de la Haute-Région, des villageois accrochés à nos camions, qui, à bout de forces, tombaient en pleurant dans la poussière de la route. Nous nous souvenions de Diên Biên Phủ, de l'entrée du Vietminh à Hanoï. Nous nous souvenions de la stupeur et du mépris de nos camarades de combat vietnamiens en apprenant notre départ du Tonkin. Nous nous souvenions des villages abandonnés par nous et dont les habitants avaient été



massacrés. Nous nous souvenions des milliers de Tonkinois se jetant à la mer pour rejoindre les bateaux français.

« Nous pensions à toutes ces promesses solennelles faites sur cette terre d'Afrique. Nous pensions à tous ces hommes, à toutes ces femmes, à tous ces jeunes qui avaient choisi la France à cause de nous et qui, à cause de nous, risquaient chaque jour, à chaque instant, une mort affreuse. Nous pensions à ces inscriptions qui recouvrent les murs de tous ces villages et mechtas d'Algérie :

« " L'Armée nous protégera, l'armée restera ". Nous pensions à notre honneur perdu.

« Alors le général Challe est arrivé, ce grand chef que nous aimions et que nous admirions et qui, comme le maréchal de Lattre en Indochine, avait su nous donner l'espoir et la victoire.

« Le général Challe m'a vu. Il m'a rappelé la situation militaire. Il m'a dit qu'il fallait terminer une victoire presque entièrement acquise et qu'il était venu pour cela. Il m'a dit que nous devions rester fidèles aux combattants, aux populations européennes et musulmanes qui s'étaient engagées à nos côtés. Que nous devions sauver notre honneur.

« Alors j'ai suivi le général Challe. Et aujourd'hui, je suis devant vous pour répondre de mes actes et de ceux des officiers du 1^{er} REP, car ils ont agi sur mes ordres.

« Monsieur le président, on peut demander beaucoup à un soldat, en particulier de mourir, c'est son métier. On ne peut lui demander de tricher, de se dédire, de se contredire, de mentir, de se renier, de se parjurer. Oh ! je sais, Monsieur le président, il y a l'obéissance, il y a la discipline. Ce drame de la discipline militaire a été douloureusement vécu par la génération d'officiers qui nous a précédés, par nos aînés. Nous-mêmes l'avons connu, à notre petit échelon, jadis, comme élèves officiers ou comme jeunes garçons préparant Saint-Cyr. Croyez bien que ce drame de la discipline a pesé de nouveau lourdement et douloureusement sur nos épaules, devant le destin de l'Algérie, terre ardente et courageuse, à laquelle nous sommes attachés aussi passionnément que nos provinces natales.

« Monsieur le président, j'ai sacrifié vingt années de ma vie à la France. Depuis quinze ans, je suis officier de Légion. Depuis quinze ans, je me bats. Depuis quinze ans j'ai vu mourir pour la France des légionnaires, étrangers peut-être par le sang reçu, mais français par le sang versé.

« C'est en pensant à mes camarades, à mes sous-officiers, à mes légionnaires tombés au champ d'honneur, que le 21 avril, à treize heures trente, devant le général Challe, j'ai fait mon libre choix.

« Terminé, Monsieur le président. »



« UN PARMi TANT D'AUTRES »



SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES du **Sous-lieutenant Pierre DENANTES**

Chevalier de la Légion d'Honneur,
décoré de la Croix de la Valeur Militaire avec Palmes,
Ingénieur I C A M et E N S P M,
mort pour la France à Timizart (Algérie)
le 9 Avril 1960, à l'âge de 25 ans.

Jeune officier du contingent, adjoint au chef de la
S. A. S. de Souk el Haad (Grande Kabylie).

Venu volontairement au service des Affaires Algé-
riennes, s'est aussitôt fait remarquer par sa foi ardente,
son courage tranquille et son sens poussé du devoir.

Dans la nuit du 9 au 10 avril, s'est porté à la tête
de son maghzen au secours d'un poste d'auto-défense
du village de Timizart.

Attaqué par un élément rebelle est tombé glorieu-
sement, donnant un magnifique exemple de courage et
d'abnégation,

Mémorial

De 1956 à 1962, au travers des plus de 800
SAS et échelons de liaison créés, le Service des
Affaires Algériennes a perdu deux mille tués et
blessés, soit :

- 73 officiers tués et 154 blessés,
- 33 sous-officiers tués et 124 blessés,
- 42 attachés civils tués et 42 blessés,
- 612 moghaznis tués et 897 blessés....

sans compter ceux assassinés, disparus après la
signature des «accords d'Évian», et surtout après
l'indépendance de l'Algérie.

Bibliographie



• **Képi Bleu dans les Aurès**

de Jean-Pierre Eyméoud

L'auteur avait 25 ans quand il fut appelé en
Algérie pour accomplir son service militaire
dans les SAS. Les dix-huit mois passés dans les Aurès
au service des Berbères Chaouia qui peuple ce massif
montagneux auront compté parmi les moments les plus
exaltants de son existence.

Commande à l'auteur : 25 euros.

14270 Ouezy - tél 02 31 20 04 79

• **Commissaire de Police en Algérie (1952-1962)**

de Roger Le Doussal

Témoignage d'un travail approfondi dans les archi-
ves ; éclaire sur un aspect essentiel de la Guerre d'Al-
gérie, le terrorisme de tous bords, auquel un Commis-
saire de Police a été confronté. Vivement recommandé.
Un extrait de ce livre a été publié dans le n° 39.

Riveneuve Éditions : 30 euros

75 rue de Gergovie - 75014 Paris

www.riveneuve.com

• **La vie d'un Peuple mort**

par un Chef de SAS en Grande Kabylie

Disponible au Siège de l'Association - 12 euros

• **Par le cœur et par la raison**

de Jean-Pierre Sénat

Éditions L'Harmattan - 5/7 rue de l'École Polytech-
nique 75005 Paris - 32 euros

• **Vidéo-cassettes du Colonel Moinet (décédé) :**

S'adresser à JPN - 5 rue de Paris

91570 Bièvres - tél. 01 69 41 01 12

jeunepiednoir@wanadoo.fr

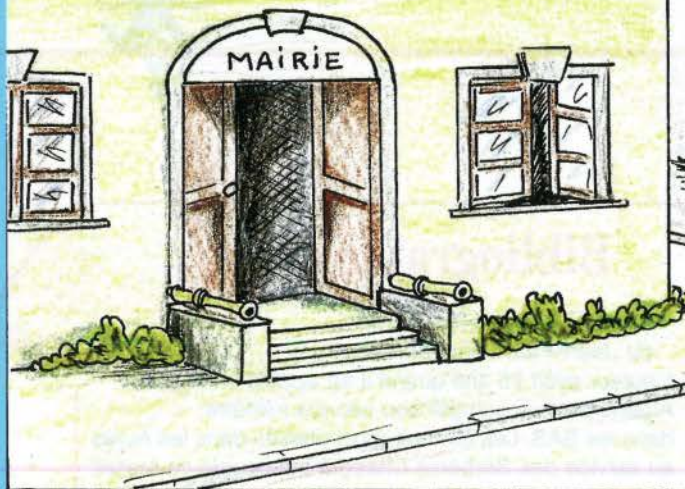
• **Un silence d'État - Les disparus de la guerre d'Algérie**

de Jean-Jacques Jordi

Écrire scientifiquement sur les disparus civils européens
pendant la guerre d'Algérie, c'est lever le dernier tabou
de ce conflit. c'est dire surtout ce que nous ne voulons
pas entendre depuis près d'un demi-siècle : il y a eu
beaucoup plus d'Européens enlevés et dont nous
n'avons aujourd'hui aucune trace après les Accords d'É-
vian et après l'indépendance de l'Algérie, qu'en "pleine
guerre" ! C'est dire aussi que le FLN et l'ALN ont été les
principaux acteurs de ces "disparitions" et qu'à aucun
moment, leurs dirigeants n'ont désavoué ces pratiques.
C'est dire enfin que le gouvernement français était par-
faitement au courant des exactions perpétrées contre
ses ressortissants sans intervenir autrement que par de
vaines protestations. (extraits de la quatrième page de
couverture).

Diffusion Belin ISBN : 978-2-9163- - 25 euros.

Mais où sont passés Les petits
Canons de C....



Ces petits
canons feraient
bien plaisir au
général...
Pourriez-vous me
les ramasser?



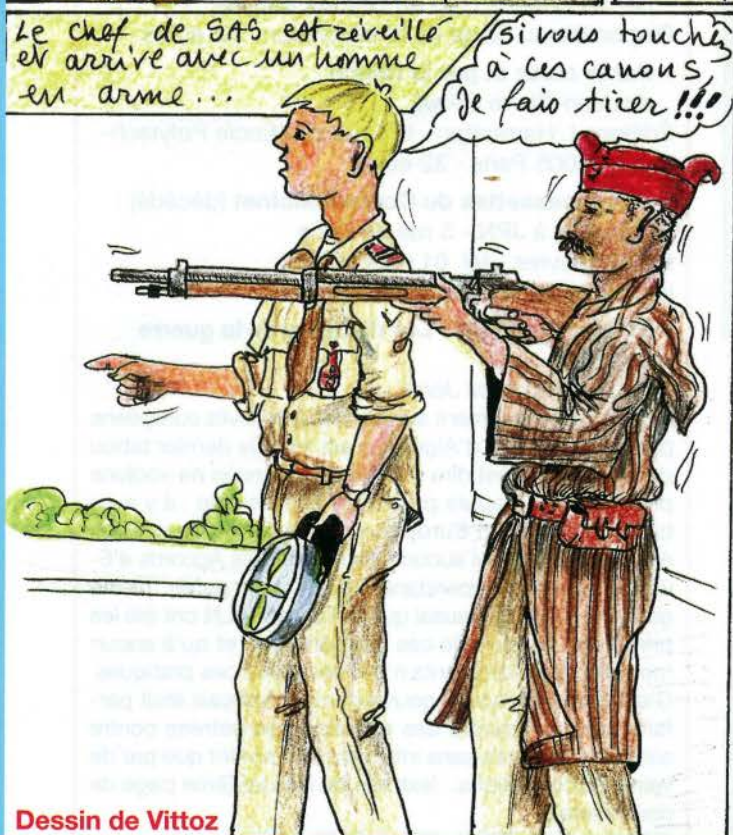
Le colonel voudrait
vous demander
de....

Pas question
de toucher à
ces canons, ils
appartiennent à
la commune
dont j'ai la
responsabilité!



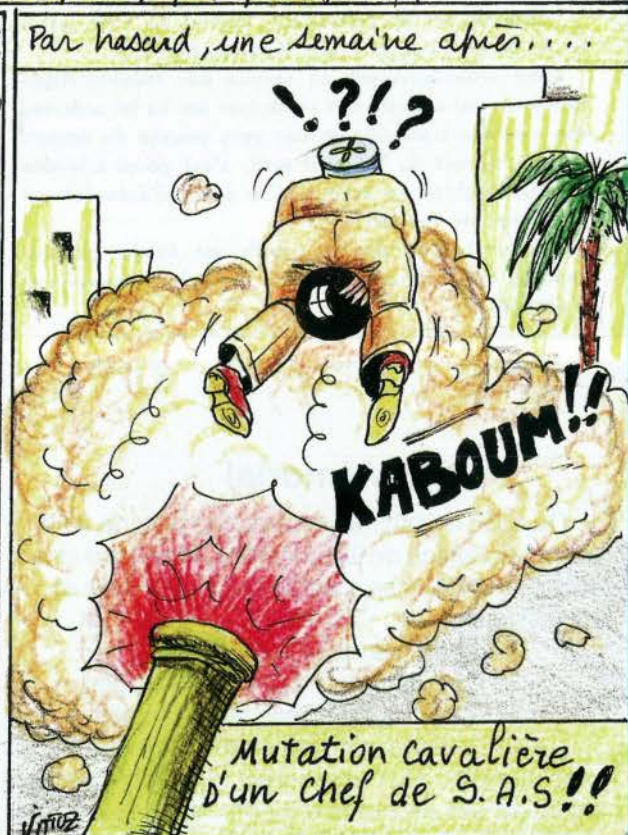
Mais dans l'après
de la sieste au chef
soldats viennent les

miati profitant
de SAS, les
chercher.



Le chef de SAS est réveillé
et arrive avec un homme
en arme...

Si vous touchez
à ces canons
je fais tirer!!!



Par hasard, une semaine après...

Mutation cavalière
d'un chef de S.A.S.!!

Dessin de Vittoz

Le bulletin porte le numéro 42 de la série nouvelle créée en octobre 1994.
Les numéros 7 (mars 97) et 8 (février 98) sont des bulletins "internes" n'appartenant pas à la série des "Bulletins Historiques".

Réalisation : Danielle Gérard - tél. 01 34 62 95 76 - Impression : La Galiote-Prenant - tél. 01 49 59 55 84
Dépôt légal : à parution